

religieuses comme trésors du transitionnel dont on pouvait apprendre énormément. Ceci le conduisait, à titre personnel et professionnel, à adopter une attitude positive envers la religion en tant que phénomène culturel et humain.

Peu avant sa mort, Winnicott, ayant assisté aux vêpres dans la chapelle d'un collège à Cambridge, connu pour sa chorale de renommée internationale, dira à Madeleine Davis⁵⁰, sa collaboratrice si proche :

Qui sait expliquer ce que je ressens à ces moments, seul, dans la grande chapelle, si solennelle, de St. Johns, imprégné de cette musique sublime, ponctuée si respectueusement par les mots, lentement récités, des liturgies anciennes ? Là, je rentre dans cette espace entre-deux, ni esprit, ni matière, cet espace qui est le propre du psychique et le propre du plus noble dont l'être humain est capable, cet espace où j'ai envie de rester, d'habiter, où je me connais mieux que dans tout autre élément, et où je trouve et vis les meilleures de mes compétences en les faisant vivre, où même parfois je me sens ressusciter, en lien avec ce en quoi elles peuvent être utiles. Qu'est-ce que j'aurais fait, ou ne pas fait, si je n'avais pas connu de tels moments si régressifs, si renouvelants, si rafraîchissants. Mourir et revivre. Se décomposer et se recomposer. Ce sont des moments si proches de ce que j'essaie de saisir entre moi-même et les autres, le sacré, dans les deux sphères d'activité si proches.

Liens primaires, ombres et lumières de l'espace et des objets transitionnels ainsi que leur importance tout au long de la vie, espace psychique ni « intérieur » ni « extérieur », ni purement « illusoire » ni « réel », investi d'un air de ce que nous essayons de décrire comme « transcendant », voici le sujet de notre travail dans ce texte. Né d'un séminaire très enrichissant, je l'espère digne de cette espace si convivial et créatif dont les collègues de Louvain qui en faisaient partie étaient les garants et envers lesquels je suis profondément reconnaissant.

⁵⁰ Je suis particulièrement reconnaissant du temps que m'a accordé Mme Davis, qui m'accordait un temps précieux sous forme d'entretiens, à Cambridge, sur le rapport entre le religieux et l'œuvre de Winnicott, et, par la suite, dans un échange de lettres sur ce point. C'était grâce à John Pulford, à l'époque directeur du centre de guidance de l'Université de Cambridge, et au Dr Michael Briant, Directeur du Postgraduate Programme en Counselling et Psychotherapy, de la même Université, que j'ai pu rencontrer Mme Davis et, après sa mort, avoir accès aux documents de la *Winnicott Archive*, dont elle était, avec Clare Winnicott, la responsable, à Cambridge également.

Conclusion

DE L'EN DEÇÀ VERS L'AU-DELÀ DE L'OBJET : UNE AIRE QUI SE MANIFESTE TOUT AU LONG DE LA VIE

Jean-Luc Brackelaire et Anne-Christine Frankard

L'illusion comme fondement du lien

Dépliés sous des regards croisés, les processus transitionnels questionnent une construction en devenir ; celle qui lie, délie, relie le bébé à son environnement. Interrogés dans leurs fondements, les processus transitionnels nous conduisent à une aire indifférenciée, à une ambiance mythique pour reprendre les termes de R. Devisch.

En prenant comme angle de lecture le rite *mbwoolu* de la socioculture yaka, nous avons été conviés par R. Devisch, avec le respect et la rigueur qui le caractérisent, à approcher, à partir de l'espace public viricentré dans lequel il s'est senti accueilli, les enjeux de l'intercorporité dans le holding maternel yaka. Le terme « incorporer », dans son acception anthropologique, est au centre de son développement. Il souligne combien l'identité de l'individu se forme et se constitue au niveau de l'enveloppe sensorielle du corps relationnel, c'est-à-dire au niveau de la peau, des orifices, des sens et des échanges entre un individu et les autres. Son hypothèse principale est que le cadre de la cure *mbwoolu* s'apparente à la scène des soins maternels. La manipulation des figurines, notamment l'« incorporation » de leur peau, permet la reconstruction de l'originaire psychique et groupal.

Le culte *mbwoolu* vient souligner qu'au fondement du lien se situe une aire d'illusion, berceau de croyances partagées, un système de croyance

inclusive, selon les termes de l'anthropologue, permettant que le lien et l'illusion fonctionnent.

Les données issues de la recherche ainsi que la vignette clinique présentée par A. Courtois, professeur de psychologie clinique d'orientation systémique, mettent également en évidence cet indispensable support mythique au sein de la famille. Certaines familles considèrent ces objets presque comme des êtres humains. C'est extrêmement puissant, c'est presque comme des esprits. L'objet « trouvé-crée » s'inscrit dans une histoire familiale, il participe à la transmission psychocorporelle.

L'illusion a une valeur de liaison

La lecture systémique de la dynamique de passage entre l'univers familial et l'univers de la crèche permet à A. Courtois d'analyser le statut de l'objet, une figurine-clown à laquelle est attachée un tissu, en prenant appui sur une grille de lecture interrelationnelle.

Les modalités des liens tissés entre Marine, cinq mois, ses parents – principalement le père qui accompagne son enfant lors de chacune des séquences filmées – et les puéricultrices soulignent combien le statut de l'objet est à repenser dans une conceptualisation de la triade articulant l'espace maternel « et/ou » l'espace paternel. Le « et/ou » a été interrogé par les différents intervenants du séminaire. Les deux espaces apparaissent à la fois distincts et intriqués. Les différentes séquences mettant en scène père-enfant-puéricultrice interrogent la triade. La théorisation proposée par Fivaz-Depeursinge a servi de grille de lecture stimulante dans la compréhension des alliances triadiques. À travers le « doudou », le regard de la puéricultrice vient soutenir le père et l'enfant à une possible séparation. En formulant l'hypothèse d'un rituel orchestré par la mère dans lequel le père vient s'inscrire comme acteur principal, la poupée apparaît comme un double-objet associant une part du père et de la mère, au sens également où il relie l'univers familial et celui de la crèche. L'entrée de l'enfant en crèche s'inscrit dans un travail de désillusionnement étayé sur une indispensable illusion d'être pour le jeune enfant attaché à une famille, à un esprit familial.

La figurine-clown vient questionner l'histoire des liens familiaux et particulièrement l'histoire du père de l'enfant en autorisant, non sans

souffrance, la séparation, la différenciation. Elle traduit le paradoxe de la présence et de l'absence.

S'interrogeant sur les spécificités de cet objet triplement et/ou quadruplement investi, par l'enfant et par chacun de ses parents, dans un processus de reconnaissance mutuelle, l'auteur propose la figure de la quadricité et/ou celle des triangles mouvants lorsqu'il s'agit de « penser » le bébé, ses parents et les professionnels des milieux d'accueil. Toutefois, dans le cas présenté, l'enfant investit peu l'objet. C'est davantage une histoire d'adultes, permettant à Marine de vivre, de façon moins frontale mais avec un décentrage en partie autorisé par l'objet, un possible détachement. Le processus à l'œuvre est celui d'une différenciation progressive.

Si l'auteur utilise le terme de « béquille » pour qualifier la figurine du clown, c'est en prenant comme angle d'approche le point de vue du père de l'enfant. L'instrumentalisation de l'objet est posée à partir de la vignette clinique. Le père de Marine, et la mère par procuration, utilisent l'objet pour remettre en jeu la question du lien et des séparations. Marine, à sa manière, joue le jeu et s'inscrit dans la lignée tout en expérimentant la possibilité de s'en détacher.

Vers un au-delà de l'objet

La présentation du professeur James Day, professeur de psychologie du développement, reprend et approfondit la question de la trace. Il explore la façon dont la trace est vécue comme quelque chose de vivant, comme une troisième aire qui soutient, rend possible mais également peut menacer notre existence.

- En jouant sur le substantif un/une, l'auteur met en évidence la dimension archaïque de l'ambiance, d'une aire de respiration. L'air, dans lequel on respire ou on s'étouffe, nous dit-il, ouvre sur une façon de penser le transcendant, les rites et les expériences religieuses. À partir de plusieurs situations cliniques et thérapeutiques, J. Day fait entrer en résonance l'intensité du partage émotionnel, la qualité esthétique et la dimension religieuse. L'aire des relations précoces marque, telle une ombre portée en soi (Bollas), notre être au monde tout au long de la vie.
- Il ouvre également, en se référant à la pensée d'A. Dole, une réflexion sur les qualités des psychothérapeutes en lien avec la qualité de l'aire transitionnelle. La pensée de R. Kaës vient étayer

l'articulation entre modèles théoriques et pratiques psychothérapeutiques prenant en compte la pensée et la tradition winnicottiennes.

- Le troisième temps de sa réflexion argumente les nombreuses recherches contemporaines qui s'inscrivent dans une perspective d'étudier l'impact des éléments religieux dans l'histoire de la psychanalyse (Meissner), la fonction des éléments religieux comme facteur de santé mentale (Pruyser repris par Mc Dargh, et Rizzuti). De nombreux auteurs en psychologie de la religion s'inspirent de la pensée de Winnicott et s'intéressent aux articulations entre espace transitionnel et transcendance.

J. Day souligne combien Winnicott était très sensible au religieux comme espace potentiel de créativité et de transformation positive dans la vie de l'être humain. Ce qui est source de vie peut devenir à un moment source d'étouffement ou de contrainte. Avec beaucoup de prudence et d'importantes nuances, l'auteur se centre sur ce moment possible de bascule. Un dérapage psychopathologique est toujours possible, mais c'est aussi la possibilité d'un dépassement du côté de la transcendance. Le même phénomène, en termes de liturgie par exemple, peut susciter, au sein d'une même communauté, des réactions soit qui invitent certains à aller plus loin vers ce que l'on pourrait appeler la créativité, soit qui renforcent ce qui est figé ou rigide et qui peut avoir sur le comportement des gens un impact presque nocif pour les autres.

Tout comme R. Devisch le développait à partir du rite *mbwoolu* qui signifie « ce qui bouge, vacille », pour pouvoir entrer dans du rituel, psychiquement parlant, s'y abandonner, faire le sacrifice d'autre chose et prendre le risque de s'y engager, cela présuppose une capacité de deuil minimale qui est en jeu dans la transitionnalité. En outre, ce qui fait la spécificité du rituel, c'est la dimension culturelle et sociale. S'il n'y a pas forte adhésion à un système culturel, quel qu'il soit, de la part des participants et des spectateurs, il est impossible d'entrer dans le rituel. J. Day prolonge la réflexion autour de la capacité de deuil minimal en prenant la notion winnicottienne de « capacité d'être seul ». La qualité de présence de l'adulte à côté de l'enfant, son attention amène une transformation tant de l'enfant que de l'adulte. « La capacité d'être seul » s'éprouve dans la relation d'un bébé seul en présence de la mère ; elle s'inscrit dans un espace qui permet au lien de s'énoncer.

Un « air » d'être à la fois en nous et supposé être présent aussi dans les autres, habitant le monde comme une tendance, une probabilité, un caractère qui lui appartient. La capacité d'être seul ouvre également des perspectives permettant d'aborder la condition nécessaire, le berceau de l'exploration scientifique, artistique. L'auteur cite plusieurs exemples de découvertes fondamentales commentées par leurs concepteurs. Ceux-ci relatent le moment de surgissement de leur trouvaille dans l'après-coup d'un temps de rêverie, d'une activité relaxante, reposante, ressourçante. C'est là que se rencontrent le *thinking* et le *playing*. Ce n'est que dans un vécu où le *playing* est aussi présent et accessible que les opérations cognitives, au maximum de leur potentialité, que la réflexion rigoureuse est possible.

D'une impossible désillusion...

Le caractère ludique, dynamique, mouvant et ouvert des processus développés jusqu'à présent contraste avec la clinique toxicomaniaque présentée par Ph. Lekeuche, professeur de psychopathologie à l'UCL.

Posant comme cadre théorique une relecture approfondie et commentée du texte de Winnicott, l'auteur souligne les contrastes entre l'objet transitionnel et le *haltobjekt* dans la théorie szondienne et pose l'hypothèse d'un rapport corps-objet fondamentalement distinct. La première perspective, celle des processus transitionnels, indique combien l'enfant sans incorporer, ni introjecter l'objet fait corps avec lui. La présence de l'objet transitionnel élargit la corporéité, la zone d'expérience et d'influence de l'enfant, son rapport au monde. La seconde, abordée à partir de la théorie szondienne, nous plonge dans un rapport de fermeture, de clôture. Le *pharmakon*, tout comme le *haltobjekt* szondien, vient boucher le trou, colmater la brèche. L'objet transitionnel contribue à l'ouverture, tandis qu'avec la prise de drogue, le toxicomane maintient la clôture, avec son unique objet condensant le pire et le meilleur, son médicament et son poison tout à la fois.

Les particularités du *haltobjekt* éclairent le fonctionnement toxicomaniaque à travers l'insupportable et l'irreprésentable désillusion.

À partir du moment où il aura pu se construire l'illusion de l'avoir créé, dès lors qu'il ne s'impose pas trop brutalement dans son altérité, très vite, le bébé sera capable d'investir l'objet. C'est à la mère d'aider l'enfant à protéger ses illusions puisque celles-ci vont jouer un rôle décisif dans la manière dont il va pouvoir supporter le manque dû à

son absence. Doté d'une faible capacité d'introjection, le bébé ne peut maintenir une image vivante de sa mère à l'intérieur de lui que durant un temps limité. Le toxicomane bute en permanence contre une absence vécue corporellement comme une amputation au niveau du corps propre, avec toute la douleur que cela implique. Au niveau intrapsychique, on retrouve chez le toxicomane ce que Winnicott pointe chez le petit enfant, lorsqu'il est confronté trop longtemps à l'absence de la mère : cet effacement intrapsychique de la trace.

Cette perspective conduit les intervenants du séminaire à revisiter les textes freudiens et particulièrement le Bloc Magique (*wunderblok*). Ph. Lekeuche indique que, pour Freud, c'est la métaphore de l'effacement de la trace. Chez le sujet même gravement alcoolique, des traces subsistent et se réaniment dans le travail psychothérapeutique. Par contre, la logique toxicomane met en évidence une déconnexion entre la surface et l'inscription sur la tablette de cire comme si le sujet était toujours confronté à de l'effacement. À partir du moment où l'idée du produit surgit à la surface, tout le reste s'efface. Il peut subir les pires choses, cela ne lui sert pas de leçon.

Les particularités de la clinique questionnent le statut de l'objet transitionnel qui, comme le souligne Winnicott, n'est pas refoulé, n'est pas détruit : il tombe dans les limbes. Mais par ailleurs le psychanalyste anglais laisse entendre qu'on n'en a jamais fini avec cette aire, qui va constituer la culture, le rapport à la religion, à l'art, etc. La chute de l'objet est la condition d'une ouverture vers autre chose. Winnicott insiste sur la continuité de l'objet, il distingue continuité et permanence comme si cet objet venait à s'effriter de lui-même, comme s'il était relayé. Le mouvement en question procède à la fois de la perte et du gain sur le plan symbolique.

Une élaboration de l'absence

L'espace potentiel comme lieu d'illusion

Le double mouvement de repli et de d'ouverture à l'autre est la toile de fond d'une approche sociologique de l'espace potentiel winnicottien, lieu de l'installation des figures de l'intersubjectivité humaine, proposée par É. Volckrick. Le concept de holding maternel servira de fil

conducteur pour déployer le concept de dispositif développé par E. Belin. Le dispositif est, dit-il, une sorte de « berceau pour adultes », un espace fondé corporellement par la bienveillance maternelle permettant de se laisser aller en toute confiance et favorisant une rencontre médiatisée avec le réel. Dès lors la sécurité ontologique ne peut plus être considérée comme un acquis de la socialisation, comme une compétence individuelle, mais doit être conçue comme une problématique sociologique voire socio-politique ou économique. L'activité collective des hommes consistera à entretenir cet espace potentiel, ce lieu de l'illusion, de deux manières différentes, la symbolisation et l'aménagement. L'apport d'É. Volckrick sera d'approfondir la nature physique du travail de création qui s'inscrit dans la mise en place des conditions de confiance participant à l'aménagement de l'espace potentiel. B. Latour, et particulièrement son ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*, permet de faire avancer la réflexion sur la place essentielle réservée à la nature physique du cadre, à la dimension technique. À côté de la médiation symbolique et imaginaire, la dimension technique est l'une des trois médiations permettant d'éviter l'expérience angoissante d'une confrontation brusque avec le réel. Un retour à Winnicott permet l'articulation de ces trois médiations. Ces hybrides ont quelque chose à voir avec les objets transitionnels winnicottiens, et, à ce titre, peuvent être considérés comme des formes « pour adultes » de l'établissement de la relation d'illusionnement propre au maternage. La capacité qu'à la mère à instaurer un mode de relation bienveillant repose sur l'existence au niveau sociétal de structures et d'institutions qui le lui permettent. La mère est un des instruments de la fonction maternelle ; comme être social, elle est la mandataire de cette activité sociale. Le maternage est l'une des modalités de la socialisation, de l'être ensemble. Au-delà de la relation privilégiée qui préside à l'entrée dans la vie, ce maternage s'organise, c'est une activité sociale à part entière.

Une des questions centrales du sociologue qui prend comme préoccupation centrale l'organisation d'une société à partir d'une illusion sera de garder en tension les conditions favorisant la confiance de base tout en maintenant le mouvement d'ouverture. Comment les dispositifs dont parle E. Belin arrivent-ils à maintenir en tension cette exigence aux niveaux et d'une subjectivation et d'une organisation sociale ? La transitionnalité, le confort, l'illusion, sont-ils liés à la technique comme telle ou à l'investissement de la technique. La technique peut sans doute être utilisée pour cela, mais est-ce une spécificité de la technique ? Ne convient-il pas de maintenir la différence entre les deux – technique

et investissement de la technique – et à considérer qu'Emmanuel Belin pense l'articulation entre les deux, la façon dont la technique peut aménager des espaces dans ce versant de la transitionnalité ? Ne devraient-ils pas être suffisamment sécurisés pour avoir la confiance même de se risquer. Cette illusion de confiance faisait partie aussi des thèmes abordés.

Pour entrer dans un processus de négociation, de discussion, un préalable est nécessaire : la confiance dont on parle, c'est sur fond de désillusion, cela implique un certain travail du fait que l'on peut compter dessus parce qu'on va le perdre : cela va tomber sans que ce soit disparu.

Entre ouverture et prise de risque

Revenons à la recherche inaugurale et particulièrement aux prises de position des puéricultrices. Leurs discours présentent un objet complexe aux contours incertains. Elles évoquent à la fois le mouvement d'ouverture sociale auquel participe l'objet transitionnel, tout en soulignant qu'il peut également être l'alibi d'un repli sur soi-même de l'enfant. Ce qui conduit ces professionnelles de l'enfance à mentionner un certain nombre de principes de précaution en affirmant par exemple que l'enfant ne doit pas trop coller à l'objet, s'isoler des autres en fusionnant à l'objet. Dans plusieurs crèches, ces propos sont directement associés à des pratiques éducatives telles que ranger le « doudou » dans une armoire, le limiter aux temps de sieste... Dans l'objet transitionnel, s'articulent deux polarités : un mouvement dynamique d'ouverture et un mouvement de recentration, de repli sur soi, peut-être de régression aussi. Un premier risque serait d'aborder la complexité de ce processus de façon simpliste en isolant l'un des deux pôles ou en connotant qualitativement l'une de ces deux tendances. Un second risque qui peut constamment guetter les chercheurs dans cette recherche, serait de trop aller vers « quelles sont les fonctions de l'objet ? ». Une grande vigilance s'impose donc. Il convient de garder cette complexité.

En outre, à l'impossible représentation de la perte développée par Ph. Lekeuche à partir de la clinique toxicomane vient résonner une des thématiques centrales de la recherche exploratoire menée auprès des parents. Les premiers documents traités par les chercheurs, les lettres adressées aux fabricants, formulaient leurs demandes de remplacer le « doudou » par « le même » : même tissu, même dimension. De même, le redoublement de son « doudou », cette répétition

de syllabe, indique sans doute quelque chose de ce qui est en jeu : quelque chose tout à la fois de la perte et de la retrouvaille.

Si toute cette construction n'était qu'illusion...

Pour P. Servais, professeur d'histoire et discutant au sein du séminaire pluridisciplinaire, il importe de ne pas oublier les logiques marchandes et leurs effets. L'ours en peluche domine le marché depuis le début du vingtième siècle. Ce « teddy bear », identifié à Théodore Roosevelt (surnommé Teddy), participe à la domination de la société bourgeoise. Ce qui ouvre un intéressant rapport à la temporalité. L'arrivée des jouets, des ours en peluche, des premiers objets d'attachement sur le marché est associée aux cadeaux offerts par les grands-parents dans la société bourgeoise. Dès lors, ces dons sont-ils là pour faire lien avec le passé au moment où, historiquement, l'enfant est précipité vers l'avenir et a un projet de vie ?

Le jouet prend donc une place importante, avec un enjeu économique, mais aussi affectif et psychologique, comme on peut le percevoir par un certain nombre de courants pédagogiques.

Les rencontres entre les campagnes de marketing et l'imaginaire inconscient font qu'il y a un arrière-fond qui subsiste, ajoute P. Servais. L'image du père tout-puissant est issue du *pater familias* Roma. Ce n'est plus du tout le cas à l'heure actuelle, mais toute une série de malaises, aussi féminins que masculins, semblent résulter de ce que cette image profondément intégrée dans notre culture – le code civil la reprenait encore il n'y a pas si longtemps – nous empêche de nous adapter sereinement à des évolutions extrêmement fortes.

Le regard historique du professeur P. Servais autorise l'articulation entre, d'une part, la culture matérielle abordée à partir de l'histoire des objets, du jeu, du jouet, et, d'autre part, l'histoire de la séparation sous l'angle de la culture relationnelle. Pour l'historien, le jouet tel qu'il est connu actuellement est un phénomène très récent dans l'histoire de l'humanité. Tout comme R. Devisch le développait sous un angle anthropologique, en affirmant qu'en Afrique le « doudou » n'existe pas. R. Devisch insiste aussi sur le fait que, dans les sociétés dont il parle, il y a « des » mères, où la fonction se partage, avec des liens corporels de passage. Un objet n'est peut-être pas nécessaire. Le processus se met sans doute en jeu autrement.

Les deux auteurs, historien et anthropologue, nous invitent donc à la question de savoir comment le lien se construit et quels sont les réseaux

d'étayage pour la relation. L'objet « doudou » tel qu'il est chez nous n'a pas la même place historiquement (avant le vingtième siècle) et géographiquement (dans la culture Yaka). Le rapport au corps est privilégié par le biais des rythmes, des babillages et des petites comptines, des chansons et aussi de la voix qui interviennent dans cette dimension de la transitionnalité.

Dans les sociétés d'Afrique centrale, on voit que, quand l'enfant reste dans le giron des mamans, c'est un enfant. Et plus le père y ajoute des marques à lui, des noms, des attentes, plus l'enfant s'individualise. Le père, davantage que la mère, participant à l'individualisation de l'enfant et à son projet social, le jouet participe-t-il à cette individualisation et cette socialisation ? Pour P. Servais, la socialisation est une des grandes responsabilités du père. Comment pourrait-elle se concrétiser par le biais du jouet ? Il s'agit là encore d'une hypothèse à investiguer. De même que la question de savoir comment le jeu participe à la socialisation de l'enfant.

C'est une question qui a mis au travail D.W. Winnicott. Selon le psychanalyste anglais, le désillusionnement opère au cours d'un long processus de transition dans lequel l'objet trouvé-crée vient s'inscrire. Ce n'est pas l'objet extérieur, le jouet réifié qui à lui seul enclenche le processus. Ce que rencontre l'enfant, nous dit Winnicott, c'est l'objet en tant que processus plutôt qu'en tant que chose. C'est également dans cet espace qu'une altérité se construit dans laquelle l'objet transitionnel comme toute fonction tierce va prendre place. L'objet transitionnel permet ainsi la construction progressive d'un rapport à soi et aux autres.

Une illusion liante - Illusion, transitionnalité et vie sociale

Poursuivons cette reprise ouvrante des enjeux et du parcours suivi, en accompagnant une ligne d'analyse qui aura traversé ce parcours et selon laquelle la vie personnelle et sociale est « en jeu » dans l'objet transitionnel, entendons, plus fondamentalement, dans le transitionnel, par-delà mais au travers de ses objets. L'illusion et le transitionnel, tels que nous les avons abordés, ont valeur de liaison de la vie personnelle et sociale. Nous suivrons cette idée en trois points. Comme on le verra, la vie sociale y est définie non par son extension mais par la dialectique à la fois personnelle et sociale qu'elle implique entre soi et autrui pour

produire toujours à nouveau de l'histoire commune. Pour commencer, il nous importe cependant d'indiquer, au moment d'en souligner l'enjeu de personne et de société, que le présent travail s'est entamé autour de peluches.

La vie personnelle et sociale, « objet » du transitionnel

Un processus psychique « liant »...

Il vaut la peine en effet de ne pas trop perdre de vue les « objets transitionnels » et garder sur eux le regard clair de Winnicott. Celui-ci nous a fait voir le premier ce qui se joue d'invisible dans le rapport du petit enfant à cet « objet » singulier. Un tel processus nous est resté longtemps inconnu. Selon Green, combien d'années d'observations scientifiques se sont écoulées avant qu'un gentleman excentrique ne décrive ce qu'il appela « objet transitionnel » (Winnicott, 1951) ? Toutes les mères le connaissaient pourtant depuis des millénaires. Le plus souvent, la « preuve » relève du regard de l'observateur plus que du comportement de l'enfant¹.

Certes, nous savons qu'il n'est pas vrai que toutes les mères le connaissent depuis toujours comme « objet ». Plutôt le connaissent-elles sans doute comme processus. Mais il faut croire, surtout, qu'un tel « objet » – comme le processus qu'il « objective » – a la fâcheuse tendance à ne pas apparaître comme tel, à se présenter pour ce qu'il n'est pas, et que Winnicott possédait une capacité sans égale de le faire surgir là où il se trouve, de le révéler tel qu'il est. C'est dire que le travail de la « preuve » est toujours à refaire. Nous pensons en effet que l'« objet transitionnel » tend par essence à se voiler d'évidence. Et nous risquons sans cesse de le manquer sous l'« objectivité » prétendue du « doudou » et du comportement de l'enfant, à moins précisément de garder vivant ce regard original porté sur eux.

S'il se voile d'évidence, c'est qu'il porte les stigmates sensibles des passions premières, qu'il endort et éveille à la fois. Il est tissé de leurs fibres. Il sert de couverture à l'épreuve primordiale de la perte et à l'angoisse qu'elle mobilise, couvre le travail de deuil et de dépassement qu'elle implique, et ouvre l'enfant sur l'invention et la découverte de son expérience. Nous savons comment Winnicott a rendu compte de ce mouvement de voilement et de création sur fond de perte en théorisant les processus d'illusion et de désillusionnement à l'œuvre entre

1 A. GREEN (2005), *Jouer avec Winnicott*, Paris, PUF, p. 85.

le bébé et la mère². Ces passions d'origine portent en effet sur l'être. Elles recouvrent – sans en être proprement constitutives – le rapport même entre « soi » et « autre », « moi » et « non-moi », « subjectivité » et « objectivité », « intérieur » et « extérieur ». Car la vie pulsionnelle, en ses diverses polarisations, s'organise très tôt entre ces termes, qui ne sont pas d'emblée constitués comme tels, ni jamais fixés ou stabilisés. Elle se déploie dans le passage entre eux, dans l'espace spécifique qu'ouvre la transition de l'un à l'autre, indéfiniment – mais sans s'y réduire pour autant.

Les pulsions s'y déploient en ceci que dans cette transition se joue, sous une forme principielle, l'éternel voyage de la perte à la (re)trouvaille, le déplacement répété d'un plaisir perdu vers un autre (re)trouvé, la transmutation continuée du mauvais en bon, disons du « plutôt mauvais » en « passablement bon »², l'emballlement d'une souffrance en passion et le remplacement toujours relancé de l'une par l'autre, en une sériation sans fin, créatrice d'un nouvel ordre de réalité, où la dynamique pulsionnelle adopte la configuration de base de son devenir, de ses destins, celle du virtuel, de la représentation, de la recherche, de l'expérience. Le processus de transition que nous venons d'évoquer fonde en effet un monde où la pulsion – au sens générique – s'actualise en virtualité, en puissance, dans l'espace que Winnicott disait potentiel, celui des phénomènes transitionnels. Elle entre dans le registre psychique – et non physiologique – de la représentation, à entendre comme représentance, trouvant son représentant dans un nouveau « motif » pulsionnel, en lequel le présent à la fois se perd et se re-présente profitablement. On retrouve ici l'idée freudienne de la représentation non seulement comme pouvant être investie – comme « objet », à côté d'autres objets – mais comme opération économique d'investissement et première forme de création psychique. L'espace créé par l'entremise de ce « (dé)placement » devient celui de l'« intérêt », qui nous pousse vers un ailleurs possible, d'un projet vers un autre. C'est celui de la recherche sur fond de perte, de l'expérience à base d'épreuve, du travail associatif – qui sous-tend la méthode psychanalytique – de liaison vitale entre les termes qui tissent précisément cette expérience au-delà mais au travers de leur fatale brisure. On y entrevoit le tracé originaire – transitionnel mais non encore dialectique – du désir et du refoulement.

2 D.W. WINNICOTT (1951-1956), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », *Jeu et réalité : l'espace potentiel* (1971), trad. fr., Paris, Gallimard, 1975.

... la vie personnelle et sociale

Une telle transition procède par la médiation d'« objets », intermédiaires, et en particulier – mais pas toujours ni nécessairement comme nous savons – à travers cet objet transitionnel, qui prête sa figure à la traversée. On peut les voir comme des objets culturels, toujours en passe d'acculturation, car s'y joue l'investissement dans le monde humain de la culture, et la tonalité de présence même à ce monde. C'est que ce travail de liaison transitionnelle opère spécifiquement, disions-nous, sur le lien lui-même, sur la qualité et l'établissement du rapport entre Soi et l'Autre, en tous ses visages et échelles. On peut saisir ici comment la dimension liante qui fait la transitionnalité s'articule à celle de lien, qui est distincte, et sur lequel elle opère. Elle travaille le lien en tant que s'y joue d'une façon spécifique la question de la perte et de la (re)trouvaille, lorsqu'elle rencontre la dialectique de l'absence et de la présence³. On ne joue pas simplement avec l'objet transitionnel. Les phénomènes transitionnels, au sein desquels celui-ci prend figure, nous mettent en jeu, dans ce que nous sommes et avons à être. Ils jouent notre être et notre devoir être. Ils nous jouent, transitivement. S'y joue, dans un premier temps, le rapport du petit enfant à sa mère et aux êtres qui en tiennent lieu. Comme Anne Courtois l'a montré, il s'agit même de prendre en compte d'emblée l'ensemble structuré du système qui assure l'entrée de l'enfant dans le monde des hommes. Fondamentalement, c'est la vie sociale, et notamment la famille, qui s'y trouve mise en jeu et en scène : la vie sociale en chacune des relations qui la constituent, à tous niveaux, dès lors que s'y trouve engagée la liaison d'une séparation et de son au-delà ; la vie sociale en ce qu'elle se voit ainsi culturellement localisée, située en un lieu d'expérience potentielle, plus ou moins bonne, mais en tout cas maniable.

C'est dire que les phénomènes transitionnels opèrent à la façon du transfert, mais dans un ordre de complexité inférieur. Il ne s'agit pas moins d'une dimension élémentaire et constitutive du transfert. Ils nous révèlent le style du rapport au monde du petit enfant, son mode d'investissement d'un monde qui devient subjectivement le sien. Mais ils nous disent du même coup quelque chose du monde des autres, familial et social, du monde de ceux qui en sont responsables, qui se trouve ainsi

3 Ajoutons qu'elle opère sur les deux faces du rapport d'altérité, d'identité et de responsabilité, c'est-à-dire sur ce que l'on est, ontologiquement, et ce que l'on a à être, déontologiquement, par rapport à l'Autre et à l'Autrui. Cf. J.-L. BRACKELAIRE (1995), *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, Bruxelles, De Boeck.

mis en jeu, reflété. Jean-Claude Quentel a fortement montré, dans une perspective plus structurale et anthropologique que celle de Winnicott, celle de Jean Gagnepain, ce qui spécifie l'enfant, dans sa différence⁴. Il ne peut être ce qu'il est, ce qu'il est appelé à être, que dans le cadre, précisément, de cet appel, qui implique de la part de tous ceux qui en sont en quelque façon responsables la reconnaissance de sa non-responsabilité à lui simultanément à la leur propre à son égard, celle de le faire entrer dans leur histoire, où il puisse devenir ce qu'il est, avec toutes les facultés qui sont déjà les siennes, jusqu'au moment d'y contribuer personnellement. Enfance et parentalité sont à concevoir comme les deux pôles dialectiquement articulés et mutuellement définitoires de la responsabilité. Que l'enfance et les formes de la responsabilité se tiennent structurellement rend compte de leur articulation sociale inéluctable et de la possibilité de leur éclairage sociologique réciproque.

Mais il s'agit d'autre chose que d'un simple reflet. La dialectique de l'enfance et de la parentalité, comme pôles constitutifs de l'humain, est au cœur de la vie personnelle et sociale. Elle engage le travail permanent de la personne et de la société sur elles-mêmes, leur ad-venir toujours en jeu, leur « production », leur changement, leur historisation. S'y ajoute par ailleurs une autre dimension, qui peut mobiliser cette dialectique d'historisation : c'est la dimension proprement transitionnelle, celle des processus transitionnels en tant qu'ils portent précisément sur l'être et le devoir être, à la fois sur l'altérité et sur les relations entre soi et autrui. Ils peuvent faire du changement personnel et social une virtualité d'expérience, un lieu potentiel, un terrain d'essai, un espace d'expérimentation. Ce sont ces deux dimensions que nous suggérons d'entendre dans la réflexion de Pontalis : « Les pratiques sociales qui concernent directement l'enfant mériteraient à cet égard d'être observées très attentivement car il est probable qu'elles constituent le domaine d'expérimentation privilégié du changement social »⁵. Interroger les formes personnelles et sociales qu'adoptent les processus transitionnels se révèle alors une voie propice au repérage des impasses comme des virtualités et des transformations sociales en jeu à travers les rapports entre enfants, parents et professionnels de l'enfance. L'« objet transitionnel » lui-même est une figure culturelle de ces pro-

4 J.-C. QUENTEL (1992), *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, De Boeck ; J.-C. QUENTEL (2001), *Le parent. Responsabilité et culpabilité en question*, Bruxelles, De Boeck ; J.-C. QUENTEL (2004), « Penser la différence de l'enfant », *Le débat*, 132, *L'enfant-problème*, pp. 5-26.
5 J.-B. PONTALIS (1979), « La chambre des enfants », *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, Folio Essais (1988), p. 224.

cessus. Ses traits personnels et sociaux actuels, tels qu'ils émergent de la recherche collective à l'origine de ces pages, nous mettent sur notre propre piste.

La mise en valeur de la vie personnelle et sociale, enjeu du transitionnel

Un « petit être »...

Ainsi y est-il d'abord apparu, dans les lettres des parents à l'entreprise qui l'a créé, comme une sorte d'être et d'objet liant paradoxalement le privé et le « public ». Le fond privé de ces lettres, qui se devine ou s'exprime directement, dans le jeu ou le drame, est toujours de détresse. Que cette détresse s'écrive au présent ou au futur, qu'elle aille droit vers sa solution ou décrive le tour des lieux vainement contactés, qu'elle soit celle de l'enfant ou celle du parent, elle a pour coordonnées l'urgence, l'errance, l'effacement des références. La souffrance impliquée est celle d'un attachement mordu à un objet qui a maintenant des trous un peu partout, que l'on rafistole, que l'on tente de remplacer. Comment ne pas penser, à propos d'un tel état passionnel, à cette « érotomanie principielle, fondamentale », dont parle Gori⁶, cette passion originaire qui prend figure et objet sur le fond d'une perte innommable « ayant déjà eu lieu, mais que le passionné conjure illusoirement comme étant à venir »⁷ ?

[...] cet effroi ou ce sentiment de détresse dû à l'abandon vécu au cours des états passionnels ne sont pas *les effets* de la passion mais *ce qui la produit* afin de donner un nom et un visage, autrement dit une figuration, à une *passion originaire* dont nous n'avons plus le souvenir. C'est d'ailleurs le corollaire de cette passion originaire que Freud avait nommé chez le nourrisson : *Hilflosigkeit*, traduit en français par « état de détresse »⁸, désignant un dénuement aussi bien psychomoteur que psychique⁹.

Elle met en route un travail vital de recherche orientée. Les lettres regorgent d'indications de temps, d'adresses, de données personnelles. Qu'elles adressent leur désarroi et leur quête d'objet à une entreprise de production nous indique les voies, les déboires voire les impasses du véritable travail de deuil et de recherche par où parents et enfants

6 R. GORI (2002), *Logique des passions*, Paris, Denoël, p. 59.

7 *Ibid.*, p. 66.

8 J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1967), *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, PUF.

9 *Ibid.*, p. 39.

doivent passer pour se donner personnellement et se trouver culturellement des bases et des repères de qualité. L'objet transitionnel contribue à cette tâche, dont il signale déjà la nécessité, mais il ne permet pas d'en faire l'économie. Il se prête au jeu de la personne sans remplacer la peine à supporter et son élaboration productive, qui exige aussi des conditions familiales, culturelles et sociales.

Il se prête en vérité à toutes les positions personnelles, dont il remobilise le système. L'ensemble des lettres recueillies comme les entretiens menés avec parents et enfants révèlent qu'il s'agit bien d'une affaire de famille¹⁰. Ce sont les parents et leurs équivalents, avec une extension considérable, que l'objet transitionnel fait tourner autour de lui. Toutes personnes pour qui une telle mobilisation vaut la peine, qui tiennent par là au bien-être fragile du petit enfant et de sa famille, qui sont sensibles à leur fond de détresse commune, qui se lient à eux par cette démarche. Ils se prêtent mutuellement leurs voix. De cette manière, l'objet transitionnel touche tout le système des relations familiales élargies et la structure de parenté implicite qui le fonde. Il met en jeu le rapport entre parents et petits enfants et le rapport originaire à l'Autre, à un autre et à tout autre. Il en est la figuration, la première figure, avec ce que l'étymologie nous donne en écho du côté du modelage, de la reproduction, de l'invention, de la fiction, de la feinte. C'est dans ce sens-là qu'il engage les personnes et la parenté : il se prête à les représenter, il permet de les manier, et il éveille en chacun ce processus créatif primordial par où on se redonne vie et mouvement, sur le fond d'une perte fondamentale, dont il peut signer aussi bien l'obturation que l'enterrement et le travail de deuil en cours. On comprend mieux que l'objet transitionnel soit souvent associé à l'origine de la vie d'enfant, qu'il nous y associe et que les avis de recherche puissent le décrire comme un enfant mort ou perdu. Cette ombre de l'enfant mort plane sur les lettres et nous rappelle combien celui-ci lie la perte à la passion¹¹. Attachement et adoration ont en lui valeur de séparation et de deuil. La figure animale est sans doute la mieux à même de représenter cette épreuve de la disparition et des retrouvailles... d'un frère, un petit frère, parfois une petite sœur, un jumeau, le double, un cousin, un proche..., bref : un autre le même, qui est aussi « autre chose qu'un être humain ».

10 Ch. JANSSEN, J.-L. BRACKELAIRE, A.-C. FRANKARD (2005), « Les premiers objets d'attachement : points d'arrimage des liens actuels entre les enfants, les parents et les professionnels », *Enfances - Adolescence*, numéro hors série, décembre 2005, pp. 49-56.

11 *Ibid.*

Nous animons les animaux de parts de notre âme qui exigent de les différer, de les transférer sur un autre, pour les attacher, les dompter, les réanimer, les apprivoiser, gagner leur familiarité. L'animal représente spécifiquement cette différence et cette altérité à l'égard de l'humain. Il est des choses qui ne peuvent se manifester et s'affronter qu'à travers l'animal. Son détour ouvre aux hommes d'entrer en contact avec eux-mêmes comme si ce n'était pas d'eux qu'il s'agissait. L'autre côté de l'humain lui révèle son envers sur fond de méconnaissance. Nous savons que ceci vaut aussi pour d'autres figures, d'inversion, comme le clown, dont les « doudous » s'accommodent également. Et l'on voit bien qu'il s'agit d'abord ici du choix des adultes, dans le rapport vivace qu'ils entretiennent avec la sphère transitionnelle. L'être humain naissant n'est pas d'emblée sensible à ces différences anthropologiques, dont il va cependant s'imprégner par ce que lui en transmet le monde humain, avant de s'en approprier lui-même en temps voulu. Mais, à la différence du clown, les figures animales impliquent un processus de naturalisation qui n'est pas anodin. Chaque société se donne des lieux où elle dépose ses questions problématiques, en partie à son insu, de façon à ce que cela lui échappe et comme une manière de solution¹². Toujours « autres », ces lieux peuvent être surnaturels ou sociaux, et alors « alternatifs ». Ils sont souvent aussi « naturels », naturalisés culturellement, l'humain tentant de se dire subrepticement dans sa limite avec l'animal ou le végétal. Ces lieux-là reçoivent des questions des plus difficiles, qu'ils peuvent permettre de traiter avec la distance nécessaire, en l'occurrence sans être engloutis par la détresse du petit enfant, devant soi et en soi, et du parent, face au rôle qui nous incombe en cette détresse. Adressées désormais par certains non plus aux instances familières de la transmission mais à l'entreprise qui crée et produit ces figures animales attachantes, qui elle-même les relaye vers des chercheurs, elles circonscrivent une forme bien actuelle de désarroi, celle qui s'attache aux lieux de référence : à qui s'adresser pour soutenir au mieux le travail d'humanisation douloureuse de nos petits pour devenir des hommes ?

12 Cf., par exemple, parmi l'infinité de travaux anthropologiques qui en traitent, le fameux texte de Claude LÉVI-STRAUSS : « Une société indigène et son style », dans *Tristes tropiques* (1955), Paris, Plon ; et le travail remarquable de Philippe DESCOLA (1986), *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

... ayant valeur de personne et de relation

Un vrai problème se manifeste en effet dès lors que l'on tend à rabattre le lieu de référence sur l'objet lui-même ou son site de production et de reproduction. La fonction instituante et instituée de ce lieu de référence se révèle alors escamotée. De même, se trouve évacuée l'opération transitionnelle en œuvre à travers l'objet. Or l'objet transitionnel, comme figure culturelle, présuppose son institution au sein des pratiques qui nous lient aux enfants. L'idée forte, omniprésente dans les données, que le « doudou » fait « vraiment » partie de la famille, dont il est « comme » un membre à part entière, implique en son fondement une structure de rapports familiaux entre personnes et une dialectique de présence et d'absence qui les meut inlassablement et dont l'objet peut permettre à l'enfant de vivre l'épreuve en la figurant. Le « vraiment » et le « comme » – qui n'est pas un « comme si » – disent à nos yeux la spécificité du processus de figuration à l'œuvre, dans ce qu'il implique de perte, de deuil et de dédoublement, et dès lors aussi de jeu. Dire qu'il fait vraiment partie de la famille, de sa vie quotidienne, dans ce qu'elle comporte de séparations, transitions, coupures, douleurs, c'est dire qu'il porte et traite à la fois la séparation et l'attachement de l'enfant aux personnes qui sont liées à lui et l'impliquent dans leur propre personne. Celle-ci¹³, que nous prenons au sens de Jean Gagnepain¹⁴, engage une dialectique de présence et d'absence, entre la relation qui s'établit entre soi et l'enfant et un mouvement de décollage de cette relation, de distance à soi et à l'enfant. L'enfant est mis et pris dans cette dialectique. Elle le dépasse puisqu'on le fait entrer dans le mouvement d'une personne qu'on lui attribue et elle lui offre à la fois l'espace potentiel pour s'y mettre en jeu. L'objet transitionnel prend place avec l'enfant dans cette dimension de la transmission, sans pouvoir en tenir lieu mais en permettant à l'enfant d'en vivre les incidences.

C'est en ce sens, pour rejoindre ce que disent les parents rencontrés, qu'il est une « espèce de » personne, qu'il fait « vraiment » partie de la famille, qu'il a un « petit nom », qu'on vit « avec » lui, qu'il est « impliqué » dans l'histoire et la mémoire communes. Chacune de ces formules lance un clin d'œil. On ne peut manquer cette dimension essentielle du « comme ». Avec l'objet transitionnel, l'enfant ne joue pas « à » la personne de l'autre, il joue la personne. Il la met en jeu

sans l'être, sans l'avoir, sans être en lien de fait avec elle. Ce « sans » nous indique que l'opération de mise en jeu implique une perte et un recouvrement, une substitution, un voile, qui pourra être celui de l'attachement passionné mais qui contiendra en tout cas du plaisir. C'est en ce sens que l'objet transitionnel, entendu comme processus ou opération, a quelque chose de magique, faisant être quelque chose de bon par-delà la perte d'autre chose, qui en devient – et n'en devient pas moins – le prix à payer, à la manière de la symbolisation. Il permet donc de vivre avec l'expérience de la perte qu'accompagnent la présence et l'absence des autres que soi. L'altérité et les altérations de ces personnes se trouvent jouées, mises en jeu, c'est-à-dire en quelque sorte niées, pour être supportables, maniables. Le contact avec elles, les sentiments, l'affection, les pulsions dont elles sont l'objet sont déplacés, remplacés par autre chose, qui vaut pour elles. Sauf cristallisation pathologique, l'objet ne vaut pas pour lui-même. Il soutient le travail douloureux mais aussi excitant d'une première forme de création, toujours à la fois compensatoire et renouvelante. Du succès de cette élaboration dépend l'assurance de base de l'enfant, sa confiance dans ses capacités à faire quelque chose de valable des peines d'avenir à surmonter. Dans *L'enfant dans le groupe familial* (1966), Winnicott a souligné cette tromperie « saine ».

Nous pensons que le concept de valeur, dans l'anthropologie clinique de Gagnepain¹⁵, rend compte spécifiquement de ce processus. Il désigne, dans le cadre de la théorisation qu'il propose du désir humain, le processus naturel de sériation entre deux vœux, deux motions pulsionnelles, deux projets, de telle sorte que l'un devient le prix de l'autre qui en est le bien. Celui-ci vaut pour le premier, il en devient par cette opération un équivalent, il le remplace. C'est ainsi qu'il explique le surgissement de la dimension du jeu et de l'intérêt chez l'enfant, qui impliquent que l'on arrive à jouer ou à sacrifier une première figure de désir et de plaisir pour une autre, plus intéressante. Cette « mise à échéance de la satisfaction », ce « deuil vectorisé du plaisir » est au plus près, pensons-nous, de la valeur ou la valence que représente l'objet transitionnel¹⁶. C'est en ce sens que nous parlons de dédoublement : la valeur tient toujours à un dédoublement des désirs d'objet,

15 J. GAGNEPAIN (1991), *op. cit.*, pp. 182-188.

16 Il convient, pour le spécifier, d'indiquer sa différence avec l'objet du désir humain comme tel. Nous savons que l'objet transitionnel n'est pas l'objet du désir comme tel, de l'enfant plus âgé ou de l'adulte. Ni plus ni moins importants ou difficiles, l'impossible et le renoncement que ce désir implique ne sont simplement pas du même ordre que le deuil dont nous avons parlé.

13 Dont la dialectique ne recouvre par exemple que partiellement celle du sujet chez Lacan ou celle de l'individu et du tout chez Louis Dumont.

14 Cf. J. GAGNEPAIN (1991), *Du Vouloir Dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines, Vol. II, De la Personne. De la Norme*, Bruxelles, De Boeck ; et J.-L. BRACKELAIRE (1995), *op. cit.*

de sorte que ce qui est trouvé ou à trouver est plus ou moins cher, ou aussi cher, que ce qui est perdu ou à perdre. Dans le cas présent, c'est principalement de la valeur de la personne ou des personnes qu'il s'agit, la valeur en tant qu'elle porte sur la personne des autres et sur celle qu'ils attribuent à l'enfant. L'objet transitionnel a valeur de personne ou, plus exactement, il lie l'enfant à la personne des autres, dont il est la valeur. C'est un objet-liant pour le petit enfant et, littéralement, une mise en valeur de la personne, dont il prend et dit la place. Il met en jeu sur un mode particulier nos relations en personne avec nos enfants, entre cristallisation ou remobilisation.

Fixations objectivantes, (re)mobilisations transitionnelles

« Objectivation » ou potentialisation des discours sociaux et institutionnels

Dans nos sociétés, un schéma idéologique dominant pousse à croire que les objets doivent être conçus a priori dans leur valeur intrinsèque, dans leur individualité, comme les personnes tendent à se concevoir en première instance, hors relations de lien et de responsabilité, hors du politique, déliées et désaffiliées, comme si elles n'avaient que des désirs de base à combler hors échange et système de devoirs au sens fort. Il est piquant et interpellant que les objets transitionnels, par cette fonction fondamentale de mise en valeur des personnes, puissent révéler par contraste l'appel criant et démuné de celles-ci à de nouvelles références partageables et partagées, en matière de lien et de transmission, et à des ressources psychiques pour soutenir à travers leurs enfants le travail du deuil et du renoncement qui donne accès à la liberté. C'est sans doute que le monde enfantin des « doudous » se prête paradoxalement bien à manifester ce qui nous est humainement le plus cher sur le fond de sa perte. « Doudou » se dédouble comme les mots doux échangés dans l'enfance, les petits noms des tout proches, où se disent la tendresse et en lesquels se conjurent, dans la répétition d'une syllabe, d'un phonème, l'angoisse et le chagrin de perdre la personne du nom. À la différence de la valeur marchande, qui opère selon le même principe, notre objet transitionnel nous pousserait-il à ne pas faire l'économie de relations en personne ?

Cette tension entre une sorte d'objectivation ou, au contraire, de potentialisation ressort également de nos rencontres avec les professionnels

des crèches avec lesquelles nous avons travaillé¹⁷. Les modes de gestion contrastés du « doudou » sont liés aux représentations que les auxiliaires de puériculture se font de sa fonction, selon leur histoire de vie, certes, mais surtout selon le discours défendu par la crèche et de façon plus générale le champ de telles ou telles valeurs promues dans notre société. Comme le souligne Anne-Christine Frankard¹⁸

[...] le processus en jeu peut ou non conférer une surdétermination à l'objet (de type idéalisation) ou l'envisager de façon plus métaphorique. Jean-Bertrand Pontalis oppose la pensée, l'acte de croire dont la fonction première est de métaphoriser le réel afin qu'il ne soit pas le vrai, à l'appareil à croyance qui vient se substituer au travail de la pensée. « La pensée questionne, se donne des réponses limitées, provisoires. Elle est par nature expérimentale, exploratoire, curieuse. Elle appelle la contradiction, se réfléchit, polémique avec elle-même. Elle est laboratoire »¹⁹. Lorsqu'une auxiliaire de puériculture affirme une conviction sans faille à l'égard des « doudous », nous nous interrogeons sur le statut donné à cet objet. [...] Cette conviction, tout comme l'urgence d'obtenir un « doudou », exprimée par certains parents, ne viennent-elles pas situer l'objet en position d'idéal et du côté de l'appareil à croyance ? Comment écouter ces parents et ces professionnels qui s'en remettent corps et âme à un objet magique ? Comme le souligne Pontalis : « Pour qu'un mouvement de dégagement à l'égard de l'appareil à croyance puisse s'accomplir, pour que puisse reprendre ou s'instaurer le travail de la pensée et se lever ce qui l'interdit, sont requises les conditions minimales de "se fier à" ». Les attentes idéalisées des parents et des professionnels mettent ainsi l'objet en position de devoir garantir le bon déroulement des séparations précoces : crèches, gardiennes, école maternelle. L'objet doit alors jouer principalement un rôle sécurisant pour l'enfant. Cet objet risque à ce moment-là de ne plus participer à la sphère transitionnelle proprement dite²⁰. L'enjeu pour toutes les personnes concernées est de permettre qu'il mobilise, au contraire, l'action créative, la relation affective concrète avec les autres et l'ouverture sur eux.

17 A.-C. FRANKARD, J.-L. BRACKELAIRE, Ch. JANSSEN (2005), « Objet transitionnel, capacité de croire et appareil à croyance », *Cahiers de psychologie clinique*, 25, pp. 161-177.

18 *Ibid.*, pp. 174-175.

19 J.-B. PONTALIS (1978), « Se fier à... Sans croire en », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 18, pp. 5-14.

20 G. GIMENEZ (2002), « Les objets de relation », in B. CHOUVIER et coll., *Les processus psychiques de la médiation*, Paris, Dunod.

La fonction anthropologique du transitionnel

C'est la dimension institutionnelle d'un tel enjeu qu'il nous importe ici de souligner. Il y va en effet de la pétrification ou, à l'inverse, de la remobilisation des discours et pratiques de et dans l'institution. Porter le regard sur l'objet transitionnel nous conduit nécessairement à regarder autour de lui, sur ce dont il peut être un révélateur, et aussi bien un obturateur, à toutes les échelles de la vie personnelle et sociale, que les processus transitionnels ont la vertu de remettre en jeu. Tel est bien l'un des résultats frappants de la recherche menée par Sophie Tortolano avec un service d'accueil et d'aide intensive aux tout-petits. Saisie sous le prisme des usages et des représentations des « doudous », l'institution découvre l'hétérogénéité de ses pratiques et des systèmes de croyances associés. S'y révèlent les voies contrastées par où chaque unité au sein de l'institution recourt à l'espace intermédiaire de ces objets pour éviter ou atténuer une confrontation trop directe à la souffrance des enfants dont elle s'occupe tout en s'y donnant accès. Réceptacles des projections positives et négatives des professionnels concernant les enfants et leur histoire, ces objets singuliers condensent leurs craintes d'enfermement comme leurs espoirs d'ouverture de l'enfant autour de son objet. C'est dire comme celui-ci se fait porteur, pour les membres de l'institution, du souci de soins qui est au cœur de la mission institutionnelle, dont il peut aussi bien ouvrir que fermer le questionnement. On peut déposer dans l'objet ce qui se joue entre l'institution et les enfants comme y chercher et retrouver sans désensembler le fil des questions qui se posent à travers lui.

Une question cruciale qui se trouve ainsi nouvellement ouverte est celle du lieu de référence mis en jeu par le transitionnel et ses objets, l'univers commun de pensées, de pratiques et de projets de l'institution, son horizon. Ce lieu se donne aujourd'hui autrement, exigeant, sur le fond d'une transmission problématisée et fragilisée, un travail constant de récréation. La démarche de recherche suivie par Sophie Tortolano lors de son imprégnation et collaboration graduelle au sein de l'institution évoquée en présente une figure, dont le modèle du rituel *mbwoolu*, décrit et analysé par R. Devisch, peut nous aider à cerner certains traits, différentiels et communs. Un tel rituel ne nous permet-il pas en effet de penser finement ce qui se joue dans l'accompagnement par des parents ou des professionnels d'un enfant en train de se former – comme d'une chercheuse mise nécessairement à l'épreuve de ces processus mêmes qu'elle étudie dans son institution d'accueil ? Les mécanismes que R. Devisch décortique, en particulier entre l'initié et

les statuettes du culte, ne sont-ils pas révélateurs de ce qui se joue lorsque des parents ou responsables accueillent un enfant et l'accompagnent dans sa formation au jour le jour, interpellés dès lors au lieu même de ce que le bébé a à résoudre, avec eux, en chaque moment, éveillés et remobilisés dans l'entièreté de leur propre formation psychique personnelle, corporelle et intercorporelle ? Une différence tient certainement dans l'absence aujourd'hui d'un système unifié de références, de pratiques et de croyances inclusives. Mais la question de la nécessité d'un tel système, et du labeur culturel et subjectif qu'il implique, ne s'en pose pas moins, qui se diversifie dans le temps et selon les échelles ou les sphères de vie sociale : familiale, institutionnelle, etc. Ce qu'il y a lieu de pointer ici, c'est cette fonction anthropologique spécifique du transitionnel : de se prêter à la mise en jeu non seulement de ce qui constitue la vie sociale mais de ce qui l'institue, une mise en jeu qui permet ou empêche d'en accompagner les changements.

De ce point de vue, le renversement de perspective opéré par Emmanuel Belin et Élisabeth Volckrick est indispensable. Il nous oblige à sortir d'un point de vue trop exclusivement individualisant pour nous pousser à ressaisir l'expérience du social sous l'angle de l'illusion et de la désillusion. La notion de dispositif cherche à dire les formes de cette tentative socialisée d'éviter la rencontre avec ce qu'ils appellent le réel, en en tentant d'en faire transitionnellement quelque chose.

Ceci nous ouvre sur le moment de conclure, qui est l'occasion de revenir, pour le pointer, sur le moteur conceptuel de la démarche. N'est-il pas épistémologiquement fondamental d'observer que la notion même du transitionnel nous permet d'opérer selon ce qu'elle est venue désigner ? Le transitionnel se présente d'abord comme un concept devant nous permettre de relier ce que l'on sépare. On sait l'importance d'un tel processus dans le travail clinique. Mais comment la démarche de recherche, notamment scientifique, échapperait-elle, comme pratique humaine, à ce problème humain que le concept de transitionnalité tente de rendre maniable ? Plus encore : il incombe au chercheur d'inclure dans sa démarche elle-même ce que son objet doit nécessairement lui en apprendre. De l'« objet transitionnel » à ce qui se joue de transitionnel dans le rapport du chercheur à son objet... : une forme d'inquiétude épistémologique à tenir éveillée pour voir et interroger, chaque fois que nécessaire, ce qui mérite voire exige de se voir relié conceptuellement sur le fond d'une aussi nécessaire séparation. Une manière certainement aussi de garder sérieusement à l'esprit la dimen-

sion du « jouer » et du « se tromper » dans toute construction humaine de savoir.

Les mots qui suivent, de Winnicott, nous poussent en ce sens et entrent en écho avec les propos de James Day :

Cette phase dont je choisis de vous parler, que j'ai parfois définie comme « phénomène transitionnel », est importante pour le développement de chaque enfant. Il faut du temps et cet « environnement moyen qu'on est en droit d'attendre » (*average expectable environment*) pour que l'enfant puisse être aidé par quelqu'un qui s'adapte de manière extrêmement sensible pendant que l'enfant acquiert la capacité d'utiliser le fantasme, de recourir à la réalité interne et au rêve, et de manipuler les jouets. Lorsqu'il joue, l'enfant entre dans cette zone intermédiaire où il y a tromperie, comme je l'ai dit, mais, bien entendu, cet aspect-là de la tromperie est sain. L'enfant se sert d'abord d'un espace entre lui et la mère ou le père – peu importe –, et là, tout ce qui arrive est symbolique de l'union ou de la non-séparation de ces deux choses séparées. On a vraiment beaucoup de mal à comprendre cela, et, si on y parvenait, je crois qu'on changerait de manière de voir. Peut-être aussi que cela réintroduirait la religion dans l'expérience de gens qui ont grandi en dehors de toute notion de miracle²¹.

21 D.W. WINNICOTT (1966), *op. cit.*, pp. 193-194.

Les auteurs

Jean-Luc BRACKELAIRE : psychologue clinicien au Service de santé mentale de Louvain-la-Neuve, professeur à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université catholique de Louvain et aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur.

Anne COURTOIS : psychothérapeute d'orientation développementale et éco-systémique, professeur à la Faculté des sciences psychologiques de l'Université Libre de Bruxelles.

James Meredith DAY : psychologue clinicien, chercheur, professeur à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université catholique de Louvain, prêtre anglican à Anvers et à Bruxelles

René DEVISCH : ethnologue africaniste et psychanalyste, professeur à la Katholieke Universiteit Leuven.

Anne-Christine FRANKARD : chargée de cours à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université catholique de Louvain, psychologue clinicienne à Chastre, hôpital psychiatrique pour enfants et adolescents.

Christophe JANSSEN : psychologue, psychothérapeute au Service de santé mentale Chapelle-aux-Champs, assistant à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université catholique de Louvain, membre du CIRFASE.

Philippe LEKEUCHE : psychologue clinicien et psychothérapeute analytique, professeur à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université catholique de Louvain.

Denis MELLIER : psychothérapeute, professeur de psychologie et psychopathologie clinique à l'Université Lumière Lyon 2.

Sophie TORTOLANO : psychologue clinicienne, psychothérapeute analytique au Service de santé mentale de Louvain-la-Neuve, assistante à la Coordination générale de la Ligue Bruxelloise Francophone pour la Santé Mentale.

Élisabeth VOLCKRICK : chargée de cours à la Faculté des sciences politiques, économiques et sociales, Unité de recherche en communication, de l'Université catholique de Louvain.

L'originalité du présent ouvrage tient en ce qu'il confronte autant qu'il articule les perspectives en matière d'objets et de liens venant de différentes disciplines (sociologie, anthropologie, psychologie...) et selon divers paradigmes théoriques (systémique, psychanalytique, développemental...).

Plus encore, cet ouvrage nous propose de considérer ces objets particuliers sous plusieurs angles et dans différents contextes et cultures, qu'il s'agisse, par exemple, des objets rituels Mbwoolu de la culture Yaka ou de diverses unités d'accueil de la petite enfance.

Il est l'aboutissement d'un processus de recherche et de collaboration interdisciplinaire de quatre années, transmettant les résultats d'un programme de recherche entamé en 2003 par une équipe de psychologues cliniciens, chercheurs à l'Université catholique de Louvain, sur la place et le sens actuels des premiers objets d'attachement (et des phénomènes associés) pour les enfants, les parents et les professionnels de la petite enfance.

JEAN-LUC BRACKELAIRE est professeur de psychologie (UCL et FUNDP), psychologue clinicien au Service de santé mentale de Louvain-la-Neuve.

ANNE-CHRISTINE FRANKARD est chargée de cours à l'Université catholique de Louvain, psychologue clinicienne dans un hôpital psychiatrique pour enfants et adolescents.

CHRISTOPHE JANSSEN est psychologue, assistant de recherche (UCL), psychothérapeute au Service de santé mentale Chapelle-aux-Champs.

SOPHIE TORTOLANO est psychologue clinicienne, psychothérapeute au Service de santé mentale de Louvain-la-Neuve, assistante à la Coordination générale de la LBFSM.

ISBN : 978-2-8061-0026-9



www.editions-academia.be

INTELLECTION 15

INTELLECTION 15

INTELLECTION 15

Objet transitionnel et objet-lien

Sous la direction de
JEAN-LUC BRACKELAIRE

a

tel&graph

academia
L'Harmattan

Objet transitionnel et objet-lien

Regards croisés

Sous la direction de JEAN-LUC BRACKELAIRE,
ANNE-CHRISTINE FRANKARD,
CHRISTOPHE JANSSEN, SOPHIE TORTOLANO